

Table ronde : linguistique et littérature

Animateur J.C.Chevalier

Thème : Apports de la linguistique et en particulier de la stylistique à l'enseignement de la littérature.

M. Gendre : Ce que vous allez entendre n'est pas une conférence sur ce sujet, mais la réflexion qu'il a motivée, en relation avec ce qui a été dit jusqu'à maintenant dans ce colloque. En effet, ce serait excéder largement le cadre de ce colloque que de situer le problème à son niveau le plus général, ce qui fut fait au Colloque de Cérisy la salle de 1969, auquel, d'ailleurs a participé Monsieur J.C. Chevalier (cf. le livre publié chez Plon sous le titre de : « L'enseignement de la littérature »).

En ce qui concerne le problème qui nous occupe aujourd'hui, nous, les enseignants de littérature, je pense qu'il faut distinguer différentes situations d'enseignement :

- 1- Enseignement de leur littérature aux élèves ou étudiants d'un pays déterminé
- 2- Enseignement d'une littérature à des étrangers qui sont dans un pays déterminé et qui désirent, au-delà de la formation strictement linguistique, accéder aux valeurs culturelles de ce pays.
- 3- Enseignement d'une littérature à des étrangers dans leur pays.

Je pense que, à mesure que l'on passe d'un plan à un autre, la nature linguistique de l'enseignement de la littérature s'impose avec de plus en plus d'évidence. C'est ce qui ressort, d'ailleurs, des interventions des différents conférenciers, tant Monsieur Ferreras, que Madame Heurtin, Monsieur Merrien, et surtout Mademoiselle Callamand, qui, hier, nous a montré précisément comment utiliser les acquis de la linguistique contemporaine, et en particulier de la Stylistique, dans un enseignement littéraire.

Je pense qu'il est nécessaire, « hic et nunc », en ce qui nous concerne, de nous placer très objectivement au 3ème niveau, c'est à dire dans le texte algérien, et dans le cadre des intentions et des directives des ministères intéressés.

Au risque de rappeler des évidences, je vais très rapidement situer la position de l'enseignement du français dans le contexte actuel. Il y a, en effet, une crise particulièrement aiguë de l'enseignement du français. Cela vient de ce que, langue véhiculaire jusqu'ici, le français passe progressivement, par le stade transitoire de langue seconde, au statut de langue étrangère, au même titre que les autres langues. Ceci explique, d'une part la baisse rapide du niveau linguistique en français, baisse que tout le monde peut constater, dans le secondaire et le supérieur ; et, d'autre part, la disparité, à l'intérieur des classes et des cours, des compétences des élèves ou des étudiants : certains parlent très correctement le français, d'autres beaucoup moins bien.

Face à cette situation qui n'est pas celle, il faut le préciser, de l'enseignement de l'espagnol, de l'anglais, de l'allemand.... l'enseignant se trouve démuni, angoissé, parfois même découragé : il ne voudrait pas porter la responsabilité d'une faillite, alors qu'il comprend les raisons historiques, sociales, politiques, de son déphasage. Une mise en question est donc nécessaire, une interrogation qui peut être formulée de la façon suivante :



« Comment résoudre la crise de l'enseignement d'une langue qui, de langue véhiculaire, devient langue étrangère, au même titre que les autres langues étrangères ? »

Cette situation explique peut-être pourquoi, depuis le début de ce colloque, l'intérêt a paru orienté surtout vers le problème de la pédagogie du français ; nous devons nous en excuser auprès des anglicistes, germanistes, hispanisants, mais aussi leur dire que leur expérience d'enseignants d'une langue étrangère nous est extrêmement précieuse.

Du point de vue qui nous occupe aujourd'hui (Enseignement de la littérature et conception linguistique de cet enseignement), dans le nouveau contexte de l'enseignement du français, nous pourrions orienter le débat selon les questions suivantes :

I) Quelle doit être, où peut être la place de la « littérature » dans l'enseignement secondaire ?

- Faut-il même inscrire la littérature dans les programmes du secondaire, en Algérie ?

Ces questions supposent une réflexion préalable sur le contenu du terme « littérature », tel que nous l'entendons ici :

S'agit-il de la littérature au sens restreint du terme, c'est-à-dire l'ensemble des grands textes des grands auteurs, tels que les présentent, en extraits, les recueils de morceaux choisis traditionnels ?

Peut-on étendre la notion de littérature à des textes comme les articles de presse, reportages, textes spécialisés des sciences économiques, physiques, humaines..., faits divers, textes des manifestes idéologiques (des expériences nous ont été rapportées par Mme Heurtin, Melle Callamand, M. Merrien), voire la restreindre à ces textes dans un premier temps ?

Une autre réflexion s'impose sur la destination de cette littérature dans l'enseignement secondaire en Algérie :

a) Est-ce un moyen complémentaire et privilégié de formation linguistique ?

b) L'enseignement de la littérature, au sens étendu, vise-t-il seulement à faire prendre conscience des niveaux de langue, des registres, des métalangages scientifiques (langue du Droit, de l'Economie, de la Médecine, des Sciences et Techniques...).

c) Est-ce aussi un moyen d'accéder aux valeurs culturelles d'un pays étranger ?

d) L'Enseignement de la littérature vise-t-il à former une discipline d'esprit, une conscience esthétique ?

II) A cet ensemble de réflexions se rattache un deuxième ensemble sur ce que l'on appelle, en général, le « Profil de l'enseignant de littérature », tel qu'il doit sortir de la licence d'enseignement. En fonction du niveau où se situe, actuellement, l'élève qui aborde le 2ème cycle du secondaire, il convient donc de se demander :

a) A quel niveau de compétence linguistique va se situer l'étudiant qui entre à l'université ?



b) Etant donné le contexte algérien, quelle doit être la part de la formation linguistique, pour que le futur enseignant soit habilité à répondre aux exigences d'une pédagogie de la littérature ? Faut-il lui donner une connaissance approfondie des techniques d'approche littéraire : méthode de la Stylistique traditionnelle, du Structuralisme, méthode de Riffaterre, de Jakobson, méthodes ayant trait à l'analyse structurale des récits... Bref, tous les acquis des recherches qui se font sous les noms de Stylistique, Poétique, Narratologie, Rhétorique, Sémiologie ou Sémiotique...

III) Un troisième ensemble de questions pourrait graviter autour des exercices traditionnels de la Dissertation, de l'Explication de texte, du Commentaire, de la réduction de texte, et aboutir à de nouvelles définitions de ces genres, ou à leur remplacement par d'autres types d'exercices.

Ce tour d'horizon n'est évidemment pas limitatif, et les problèmes ne pourront manquer de surgir au cours de la discussion. Mais c'est sans doute proposer un cadre trop large au débat de notre table ronde ! Du moins, certains des thèmes que je viens de citer peuvent-ils servir de points de départ.

Pour ce débat, nous avons l'expérience très précieuse de ceux qui enseignent dans des instituts d'enseignement du français à des étrangers : Mme Heurtin, Melle Callamand, Mr Merrien nous ont déjà apporté une information extrêmement utile. Nous avons aussi l'expérience des professeurs de littérature espagnole, anglaise, allemande : M. Ferreras, dans une conférence fort intéressante, nous a dit comment, à l'institut hispanique, il expliquait un roman espagnol à des francophones. Les autres peuvent nous préciser l'apport de la linguistique dans la pédagogie de la littérature, pour leurs langues respectives. Enfin, les étudiants eux-mêmes devraient nous éclairer sur leur attente, eux qui sont aujourd'hui « récepteurs » et seront demain « destinataires ».

Pour terminer, j'exprime personnellement le vœu que ce qui aura été dit dans ce colloque ne trouve pas ici sa fin, mais se prolonge dans des séances de travail, en comité restreint, qui réunissent, d'une part littéraires et linguistes, d'autre part enseignants du secondaire et du supérieur. Une fois les options générales déterminées par les instances ministérielles, le cadre fixé, le but défini, il restera un travail urgent : mettre au point les techniques de la pédagogie. C'est à ce moment-là surtout que l'on pourra parler précisément et efficacement des apports de la linguistique et en particulier de la stylistique, à la littérature ou plus justement à l'enseignement de la littérature dans le contexte algérien.

M. Chevalier : Est-ce que je peux poser une question à nos collègues ? Car plutôt qu'une réponse c'est une question, et qui pour moi me semble capitale. Que représente la littérature française pour nos collègues, nos camarades d'Algérie ? Pourquoi faut-il faire de la littérature française ? Et, de façon liée, que représente un intellectuel français ? Quel rôle peut-il jouer dans le monde ? Est-ce un individu qui vaut la peine d'être fréquenté, lui et ses productions ?

Je dis cela, car il me semble que c'est une question qu'on se pose toujours lorsqu'on se trouve face à face avec des gens qui adhèrent, d'une manière ou d'une autre, à la

francophonie. Ce n'est pas que les intellectuels français soient si contents d'eux ! Ils savent qu'ils sont dans une situation extrêmement difficile. Je lisais, il y a quelques jours, le livre de Maria Antonietta Macciechi sur Gramsci. Cela nous touche d'autant plus que Macciochi était notre collègue à Vincennes. Elle joue le rôle que vous savez dans la diffusion de l'œuvre de Gramsci. Or elle a fait un tableau féroce des intellectuels de Vincennes, et des intellectuels parisiens en Général.

Je pense que c'est une question qui nous est posée par tous nos camarades étrangers qui sont venus chez nous : car si Macciochi est venue en France, ce n'est tout de même pas un hasard ! Qu'est-ce que c'est que tout cela, la littérature, les intellectuels ? Et à partir du moment où c'est intéressant, que faut-il en faire ? (silence...) Ou bien il n'y a pas de réponse, ce qui est la pire !

M. ... : Je ne sais pas dans quelle mesure je pourrais répondre à la question, mais il me semble que pour nous, à l'institut de T.E parfois, la littérature commence là où la linguistique s'arrête. Je grossis un peu les choses, mais : par exemple, dans un roman comme « La condition humaine » ou tout autre roman au programme, ce qui intéresse surtout les étudiants, ce sont les relations humaines. A partir de là, le Structuralisme par exemple linguistique devrait tenir compte d'un structuralisme à la manière de Goldman, d'une Sociologie de la littérature. Il semble que cela intéresse beaucoup plus les étudiants, au niveau du Roman, je le précise bien, pas au niveau des textes poétiques. Cela intéresse beaucoup plus les étudiants que la dissection linguistique que l'on peut faire sur tel ou tel passage. Ma réponse ne correspond pas tout à fait à la question de Mr Chevalier, mais elle est dans l'axe de vos préoccupations. Vous vous êtes posé le problème de la situation sociologique des intellectuels français, de la signification de la littérature de ce point de vue là. C'est effectivement une question importante ; mais ce qui intéresse précisément les étudiants, c'est le problème de l'homme, des relations humaines, de la signification d'une œuvre littéraire en tant que cristallisation de situations sociales diffuses.

Mme Talahite : Je voudrais apporter une réponse, non pas d'enseignante du secondaire, mais de mère de famille, qui voit les réactions de sa fille et des amis de sa fille vis à vis du cours de littérature. Je crois que les jeunes attendent de la littérature qu'elle les aide à prendre conscience, à éclaircir une prise de conscience partielle de leurs problèmes, et à savoir la formuler. Avec le cours de littérature française il y a un décalage, cette prise de conscience se faisant à travers des textes qui émanent d'une autre civilisation. L'identification que le jeune fait assez spontanément avec un personnage de roman ou de théâtre est fautive, et il y a un malaise et une sorte de problème pour les élèves et pour les enseignants. C'est quelque chose qui est très net et dont parlent souvent les jeunes.

Mme Peltier : Ce malaise doit exister aussi pour les étudiants français qui reçoivent un enseignement de littérature anglaise, allemande ou autre. Je ne comprends pas la position des jeunes devant cette littérature d'une autre civilisation.

Mme...(d'Alger) : Peut-être recherchent-ils davantage les relations humaines, que ce soit avec leurs professeurs ou avec ce que M. Chevalier appelle les intellectuels

français : ils cherchent peut-être une action immédiate, dans le vécu, avec quelqu'un de réel, plutôt que l'identification avec un héros, que ce soit Hermione ou n'importe lequel ! Je ne pense pas qu'une fille d'aujourd'hui s'identifie très facilement aux héroïnes de Racine, ni même finalement à celles de Molière, pas plus que les hommes d'aujourd'hui, et à plus forte raison les Algériens. Ils cherchent dans le professeur un témoignage de l'esprit français, même non formulé, et quelque fois ils sont déçus. Mais c'est vrai aussi pour les étudiants français.

Pour revenir à la question posée par M. Chevalier sur les écrivains et intellectuels français, il me semble que c'est un problème de nature politique, et que, depuis la crise de Mai 68, il existe une attitude des intellectuels français et un problème. Il me semble que M. Chevalier, qui en fait partie, est le mieux placé pour nous expliquer ce problème !

M. Chevalier : Absolument pas ! Nous, nous sommes dans une pratique nous faisons certaines choses, mais nous sommes mal placés pour dire ce que ça représente. Enfin, je pensais que c'était une question qui pouvait intéresser le problème de la littérature en général.

M. Ferreras : Je ne suis pas d'accord du tout avec ce qu'on a dit au début : la Linguistique s'impose pour l'étude de la littérature. C'est une affirmation un peu suspecte. Je n'ai pas assisté au phénomène de l'inflation de la psychanalyse, mais je crois que maintenant la linguistique prend une extension terrible. On trouve de la linguistique un peu partout, et on oublie un peu la Sociologie de la littérature ou même la littérature. Finalement on arrive à se demander si la littérature existe ou n'existe pas, si tous les textes peuvent être analysés comme des textes littéraires. Evidemment la linguistique est capable d'analyser absolument tout. Mais la littérature est une question complètement différente. Je ne crois pas que la linguistique soit capable de rendre compte de tous les sens d'une œuvre de sa signification, parce qu'elle se situe à un autre niveau.

Je pose des problèmes de néophyte : par exemple, la linguistique finira peut-être par donner toutes les dénnotations du texte, mais pas les connotations, surtout si on se situe au niveau diachronique. Au niveau diachronique, il y a une tentative intéressante, mais ce n'est pas encore une réussite. Au niveau synchronique, c'est une science très nouvelle encore. En outre, il reste le problème du sujet collectif, de l'objet des lettres, des lettres considérées comme objet d'esthétique significative...

Vous avez parlé, à un moment donné, de ma façon d'expliquer un roman espagnol pour des étudiants français, mais il n'y a aucune différence pour moi entre la façon d'expliquer un roman à un étudiant français ou à un étudiant espagnol. J'ai fait la même expérience à Madrid et à Paris. Evidemment, il faut tenir compte des enseignés, mais c'est assez superficiel. Je suppose qu'à un certain niveau de lecture, il est nécessaire de faire référence à la littérature, à la civilisation du pays de l'étudiant, mais c'est simplement un problème tactique. Je reviens au point de départ : il se pose le problème de donner de façon définitive une place à la littérature et une place à la linguistique. Il n'est pas bon de toujours prendre la linguistique comme point de départ.



M. Gendre : Ce que j'ai dit au départ c'est que nous devons toujours avoir en vue que les étudiants algériens peuvent ne pas comprendre tout ce que nous voulons leur communiquer. Le recours à la linguistique est peut-être un moyen d'assurer cette communication.

M. Chevalier : C'est une phrase en tant que linguiste qui croit à la linguistique. Je pense que l'utilisation de la linguistique en littérature correspond à une double mystification. La première : faire croire qu'avec la seule linguistique on explique un texte et qu'on n'a pas besoin du reste ; c'est une opération qui censure tout ce qui est Histoire, analyse des conditions de la production littéraire, de la représentation par la littérature de la société. Deuxième mystification : faire croire qu'il y a une espèce de vérité du texte qui est définie une fois pour toutes, que quand on a organisé le texte, on vous donne une vérité. J'appelle cela une opération de mystification. Un texte, je n'ai pas besoin d'invoquer Hegel, est une chose qui se fait dans la société qui le suit, dans les lectures qui en sont données. Je ne reconnais pour ma part qu'un mérite à la linguistique, c'est qu'elle oblige à lire les textes de près, mais c'est tout.

Mme... (d'Alger) : Le problème, pour le professeur, c'est qu'il est obligé d'adopter une méthode d'analyse, une seule. Il ne peut en présenter dix. Comment faire comprendre aux élèves que ceci n'est qu'un des choix possibles ? Parce que, quand on leur a présenté une forme d'analyse, les élèves pensent que c'est ainsi qu'il va falloir désormais analyser tous les textes.

M. Gendre : Les professeurs de littérature pourraient peut-être dire comment ils jugent cette intrusion de la linguistique dans l'enseignement littéraire ?

Mme... : Je trouve que ça aide beaucoup, que c'est indispensable.

M. Gendre : Il ne s'agit pas que de faire des explications linguistiques quand on étudie la littérature. Il faut avoir recours à la sociocritique. Mais il est très important, sur le plan de la pédagogie avec des étrangers, d'utiliser les possibilités que nous donne la linguistique.

Mme... : L'inconvénient c'est que, lorsqu'on a analysé un texte d'une manière linguistique, l'élève est tenté de se dire qu'il en fera autant la prochaine fois, alors que sur un autre texte, ce ne serait pas du tout la même chose.

M. Gendre : Il y a deux plans : le plan des élèves et le plan des professeurs de français et d'espagnol... dans le secondaire. Il faut que le professeur ait une technique d'explication, une technique de présentation -une ou plusieurs-, mais qu'il ait les moyens techniques d'analyse des textes. Je crois que c'est là que se reconnaît l'importance de la linguistique. Je ne veux pas tout limiter à linguistique, mais il semble qu'il faille d'abord passer par ce stade.

M. Ferreras : Il s'agit de trouver la place de la linguistique dans un cadre qui est peut-être plus large.

Mme Henry (d'Alger) : Je me demande si le débat posé de cette façon n'est périmé. Faire de la linguistique l'auxiliaire de la littérature dans l'enseignement secondaire, ici en Algérie, ne semble pas promis à quelque devenir. J'ai l'impression que, si les programmes ne sont pas changés, ils ne sauraient tarder à

l'être. Et la place de la littérature française, du moins de tout ce qui, en elle, concerne les siècles passés, doit être assez restreinte. Et il serait beaucoup plus intéressant de reprendre le schéma que Melle Callamand nous a présenté, à propos de l'étude des procédés de l'ironie : on analyse d'une façon linguistique, à l'aide de différents exercices, ces procédés, pour finalement retrouver les textes, les lire, les discuter, sans que soit forcément des textes littéraires.

Melle Callamand : Le texte littéraire, dans ce cas, était donné, et ne donnait pas lieu à une explication.

Mme Dabène : Il me semble que le débat gagnerait en clarté si nous nous situons à un niveau déterminé, soit au niveau de la littérature, dans l'enseignement secondaire, et se demander à quoi elle peut servir et quel sera son rôle, soit au niveau de la formation du futur enseignant dans l'enseignement supérieur. Je sais bien que ces deux choses sont liées, mais je ne crois pas qu'on puisse parler des deux à la fois. Il faut s'entendre sur le niveau.

M. Gendre : C'est pourquoi j'ai posé la question de la place de la littérature dans l'enseignement.

Mme Dabène : De ce point de vue là, j'ai été très sensible aux arguments de Mme Talahite parlant de ses enfants, mais je ne suis pas entièrement convaincue, et c'est là une autre mère de famille qui peut vous répondre. J'ai constaté que, pour les enfants, il y a d'une part le désir de se retrouver, mais qu'ils attendent aussi de la littérature un certain dépaysement. Le problème est de ne pas présenter les textes qui provoquent un grand dépaysement comme des échos des préoccupations actuelles. On a aussi ce problème au niveau diachronique : très peu d'élèves français sont sensibles aux états d'âme de Rodrigue et de Chimène. Le décalage, qui est géographique dans un cas, peut très bien être temporel dans un autre. Mais les élèves sont quand même parfois assez attirés par le dépaysement qu'offre la littérature, et les œuvres littéraires qu'ils préfèrent ne sont pas forcément celles qui apportent un écho à leurs préoccupations.

M. Menager (enseignant de la section d'Anglais) : J'ai une question à poser aux collègues qui enseignent des langues autres que le français. J'ai passé deux ans dans l'enseignement secondaire ici, avant d'entrer dans l'enseignement supérieur, et j'ai constaté qu'il n'est pas question d'enseigner la littérature anglaise ou américaine dans le secondaire en Algérie. Ma question s'adresse aux collègues qui enseignent l'espagnol, l'anglais ou l'allemand à l'université. Quel est le but de leur enseignement de littérature ? Est-ce de donner une idée d'une certaine civilisation, ou de donner une certaine pratique de la langue ? Personnellement, quand on me demande d'enseigner la littérature américaine, je m'y oppose. Je préfère choisir un thème et choisir des œuvres qui s'y rapportent, même des traductions, Malakowski par exemple : il s'agit de faire travailler les étudiants entre eux, en groupe, pour qu'ils s'expriment au maximum, non de les initier à la littérature américaine.

Une enseignante du Secondaire : Je suis tout à fait d'accord. On ne peut pas enseigner ici, en Algérie, les œuvres de la littérature espagnole, même du XIX^{ème} siècle, même du XX^{ème} siècle. Les élèves ne s'y intéressent pas. Ils préfèrent les

articles de journaux. Le but de l'enseignement secondaire, c'est de les amener à une expression correcte. Il n'y a pas de place pour la littérature.

Mme Dabène : La littérature est un moyen, non un objet.

M. Hassan : La production littéraire devient toujours plus importante. On imprime beaucoup plus que dans le passé. D'une certaine façon, il est impossible de dire aujourd'hui qu'en enseigne la littérature parce que, même à l'université, on ne peut enseigner la littérature, tant la production est grande. La seconde question est de savoir quel est le but de la littérature. A quoi sert-elle ? N'est-il pas nécessaire pour le professeur de littérature de devenir en même temps linguiste, sociologue, psychologue, d'être formé en sciences politiques, et d'utiliser la littérature seulement comme un moyen pour atteindre leur but.

Un enseignant de l'I.T.E : Je voudrais revenir sur un point soulevé- tout à l'heure au sujet de l'ironie. On a dit que la littérature commençait là où la linguistique s'arrêtait. On a parlé d'exercices sur l'ironie, de classification, puis d'un passage ironique tiré d'un texte de Voltaire. On peut penser que l'ironie doit avoir une fonction différente dans un passage de « Don Quichotte » et dans un texte de Voltaire. L'ironie peut avoir une fonction sociale tout à fait différente. Pour Goldman et d'autres, c'est un phénomène de réaction stylistique lié à certaines structures sociales et qui apparaît dans certains genres, en particulier le Roman. C'est à partir de là que l'on peut faire de la littérature, une explication vraiment littéraire. Ce que je souhaitais qu'on développe hier, c'est que ce qui est vraiment nécessaire, à ce moment-là, c'est de lier les processus expressifs de la littérature aux situations sociales ou peut-être aux situations individuelles des écrivains, selon le genre littéraire considéré. Je voudrais ajouter qu'il y a un problème de prééminence. Pour Goldman il y a certains genres littéraires déterminés, des structures cristallisées, des structures globales, et il passe de ces structures globales aux structures micro stylistiques. Par contre, les linguistes parlent de la micro stylistique, d'études de détails, pour remonter aux éléments généraux. Nous, pédagogues, nous retrouvons ce dilemme au niveau de l'explication de texte ; quand l'Inspecteur nous dit : « Alors, vous commencez par demander aux élèves de donner une idée générale et vous aboutissez à l'analyse. » ou bien : « Vous commencez par l'analyse, et vous faites une synthèse. ». De toute façon, on est coincé !

M. Gendre : Justement, est-ce qu'il faut maintenir l'explication de texte ? C'est une question à poser aussi. On fait des critiques à l'explication de texte. On est tombé dans une impasse. Il faut discuter le bien-fondé de l'explication de texte, telle qu'elle est pratiquée.

Mme Heurtin : On ne répondra à cette question que si on a résolu la première : « Est-ce qu'il faut maintenir la littérature ? » Et je suis étonnée que l'on assimile à la littérature espagnole la littérature française enseignée en Algérie, car il y a quand même toute une littérature maghrébine d'expression française qui pourrait intéresser les élèves du secondaire.

Melle Khelil (enseignante) : Mais oui, elle est enseignée ! A l'avenir il est question de remplacer la littérature française par la littérature maghrébine d'expression française uniquement, et ceci demeure lié aux objectifs premiers du pays, à savoir les besoins économiques, politiques, sociaux. Le rôle premier de la littérature serait alors sociologique et politique.

M. Foucher (Constantine) : Je ne sais si on ne continue pas de mélanger un peu ce qui relève du secondaire et ce qui relève du supérieur. Pour le secondaire, il semble qu'un choix politique, celui qui était nécessaire, ait été fait, en ce qui concerne l'Algérie, et que les implications de ce choix, en ce qui concerne le premier cycle du secondaire, soient en train de se préparer. Ce choix consiste à traiter le français comme une langue étrangère, et la finalité de l'enseignement du français dans le secondaire semble être, maintenant ou dans un avenir proche, de donner aux élèves un outil linguistique : le français technique et scientifique. Il semble qu'à ce moment-là la littérature française serait complètement écartée de l'enseignement secondaire. Elle peut rester, comme le suggérait une étudiante. Mais ce n'est plus la linguistique qui devient l'auxiliaire de la littérature. C'est la littérature qui devient l'auxiliaire de la linguistique, au même titre que les textes écrits ou oraux de toutes sortes ; et la littérature française n'est plus qu'un élément mineur au milieu d'un ensemble de textes traduits en français, qui peuvent aussi bien être utilisés que les textes français originels.

Mais, à ce moment-là, se pose un problème sur lequel les collègues enseignant d'autres langues pourraient peut-être nous éclairer. On ne saurait empêcher une langue de véhiculer une culture, une civilisation, et de référer constamment à une histoire, à une sociologie. Alors, que peut-on faire ? Tirer un trait de plume sur tout cela ou chercher une solution, étant donné l'histoire et les relations particulières qui ont existé entre la France et l'Algérie d'une part, étant donné aussi l'existence d'écrivains maghrébins d'expression française.

Mme Hagani : Il faudrait quand même distinguer dans l'enseignement secondaire les classes littéraires et les classes scientifiques. C'est une différenciation à faire. Enseigner la littérature serait possible dans les classes bilingues littéraires.

Mme Talahite : Il n'y a plus de classes littéraires bilingues.

M. Foucher : Les fonctions que l'on assigne en France à la littérature pour l'enseignement du français, sont assurées normalement ici par une autre langue qui est l'arabe, d'autant plus que les classes bilingues n'existent plus que dans les secteurs scientifiques. Un enseignement littéraire, avec tout ce que cela comporte de formation de l'esprit, doit normalement être assuré par une autre langue que le français, l'anglais, ou l'espagnol, et c'est l'arabe. Le problème serait plutôt de savoir quelle est la place que la littérature française doit occuper dans l'enseignement supérieur, dans la formation des enseignants de français du secondaire, c'est à dire nos étudiants.

M. Gendre : Il est malheureusement très tard maintenant, et nous sommes contraints d'interrompre là ce débat.